

La philosophie, en règle générale, aurait tendance à vous faire marcher sur des œufs ; ainsi, lorsque vous tentez d'analyser ce que ces notions de bien et de mal sont susceptibles de produire, vous vous heurtez à cette espèce d'intouchabilité qui, par définition, les caractérise.

Il est bien évident qu'il ne s'agit pas explicitement, de ma part, de remettre en cause ces critères. Ceux-là, depuis belle lurette, ont démontré qu'ils parviennent à nous canaliser. Mon intention est avant tout de ne plus les sacraliser, en accordant à ce qu'ils génèrent une attention respectueuse, tout en se voulant soucieuse d'admettre leurs effets.

À nouveau, pour ce faire, je partirai de cette absence en nous. Celle-ci, comme je l'ai tant de fois sous-entendu ne nous prive pas seulement d'une nature digne de ce nom, mais se fait nature, sans qu'on lui reconnaisse pour autant une quelconque volonté.

À partir de ce constat, l'on pourrait dire de nous qu'en nous demeure mécaniquement une place à prendre.

Comme exemple — et certains diront de celui-ci qu'il s'avère grotesque — envisagez cette absence en nous non du dedans, mais du dehors. Adoptez, pour ce faire, à l'égard d'un individu, une nudité intégrale.

Celui-ci, pour être dans le plus simple appareil, sera disposé à accueillir ce qui pourra le couvrir ; il y sera d'autant plus sensible qu'il sera désireux de ne plus se montrer, par le biais d'une représentation de lui l'affichant comme démuni.

L'être humain, lorsqu'il épouse de gré comme de force cet état, affiche, par rapport à toutes les autres espèces de ce monde, ce qu'il n'est pas. Cette absence en lui, l'occupant du dedans, se distingue plus encore du dehors et, surtout, paraît se rappeler au bon souvenir du principal intéressé.

Ainsi, il suffit qu'un être humain, positionné devant un miroir, s'aperçoive sans vêtement pour qu'au-delà de ses habits manquants se révèle une absence en lui, rendue par cette perception plus conséquente encore.

Mais surtout, un jour, une fiction traitant des méthodes empruntées par les nazis entre eux me présenta le sort d'un jeune SS, en l'occurrence répudié, se devant, avant de quitter cette triste formation, d'être contraint de rendre la totalité de son équipement — sous-vêtements compris — jusqu'à être jeté dans la rue, dépouillé en ce sens intégralement.

Le message, à travers cette mesure, était des plus clairs : il signifiait à la victime qu'elle ne pouvait plus

prétendre à une identité, mise à l'écart de cette même corporation.

Ce qui fonctionne à l'extérieur de nous marche tout aussi bien au-dedans. Qu'on le réfute ou non, de façon plus ou moins positive, ce qu'on nous inculque, à défaut de nous recouvrir, nous occupe ; et nous ne pouvons-nous séparer de ces mêmes apports sans nous sentir, à la fois, dépouillés.

Ces influences, toutes confondues, semblent nous être communiquées pour que cette absence en nous n'exploite plus la place laissée libre, en nous rendant non présents à l'égard de tout ce qui est en dehors de nous, mais aussi non présents à l'égard de nous-mêmes — cette nudité-là devenant d'autant plus impudique qu'elle est surtout révélatrice.